

THEATRE PERMANENT

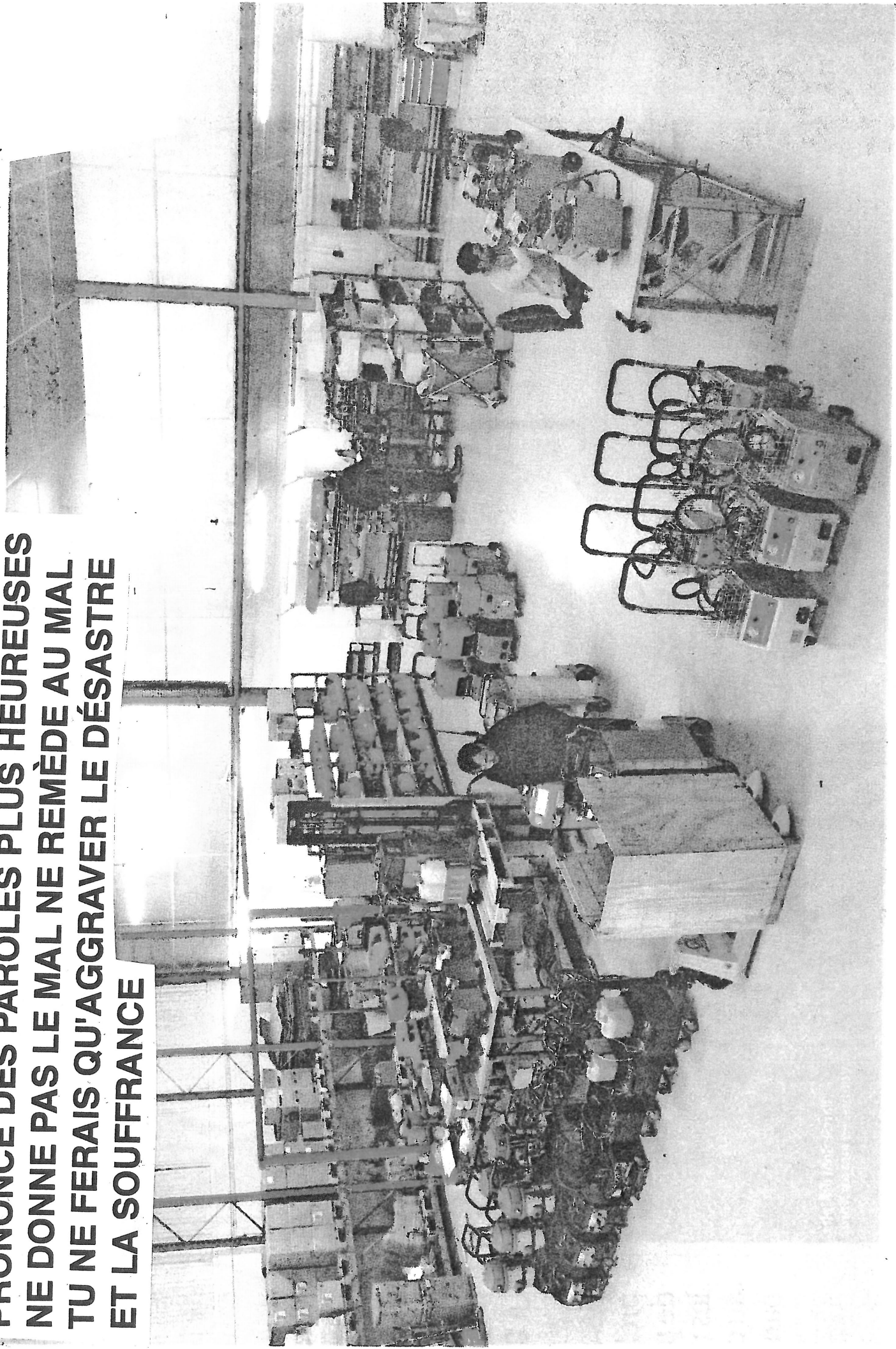
JOURNAL

4 JUIN 2014
n° 149



CETTE HISTOIRE QU'ON MURMURE

**PRONONCE DES PAROLES PLUS HEUREUSES
NE DONNE PAS LE MAL NE REMÈDE AU MAL
TU NE FERAI QU'AGGRAVER LE DÉSASTRE
ET LA SOUFFRANCE**



L'Héritage d'Ajax

Il y a des héritages qu'on ne peut tenir. Des filiations impossibles, des généalogies qui tombent dans l'impasse, des dynasties qui meurent. Faute de quoi ? De force, d'élan, d'amour, faute de savoir comment éponger la douleur et les drames, faute de laisser une place pour que les suivants les habitent et les parlent avec leurs propres langues.

Ces héritages, à peine peut-on les murmurer.

Ainsi les fictions et les récits ; certains mythes nous laissent orphelins. Silencieux, ils nous abandonnent à une plage où ils ne seront suivis de personne. Ajax aussi était seul sur les rivages de Salamine, comme eux, il demeurera impossible, comme eux il sera sans testament. Tout juste confirmera-t-il un bouclier. Son histoire – elle sera mise en dépôt entre des mains étrangères.

Alors sa fiction circule comme toutes les autres : sans bouche pour la porter, sans parole pour la dire.

Chaque grande œuvre signe une descendance irréalisable en même temps qu'elle la fonde. Elle est sans descendance. Et c'est parce qu'elle est ce dont on ne peut hériter qu'elle exige de nous autre chose que l'ânonnement bête de qui croirait retrouver en elle la clef secrète qui nous ferait défaut.

On ne revient jamais.

D'Ajax, donc, on ne saurait hériter. Pas plus que d'Électre ou d'Œdipe.

Il est temps pour nous d'interroger ces filiations dont nous rêvons – car elles se fondent sur une défaite de l'histoire. Il est temps pour nous qui portons Sophocle dans le sanctuaire de Cybèle d'affronter cette énigme de notre fascination. Il est temps de regarder dans les yeux le petit taureau Europe, la belle aux mains moites qui étreint une Grèce égarée entre la tombe et le berceau, si petite pour son si lourd passé.

Europe, tu es orpheline de ce testament perdu. Tu ne sais pas quoi faire de ces récits, tu en as perdu les images. Tu les rêves en sépia et dans tes pages en noir et blanc, tu noies tes enfants pour éponger ta nostalgie, tu en fais des catalogues et des guides touristiques. Tu y déposes ton rêve abandonné.

DEMOCRATIE – THEATRE – PHILOSOPHIE.

Ces syllabes, tu les égraines et tu les fais rouler entre tes doigts pour oublier les lèvres sèches de tes députés.

Certains disent que tu tentes d'en retrouver le goût.

Mais tu n'as plus faim. Et tu n'as plus soif.

Tu as le ventre rond d'avoir trop mangé. Tu as les jambes lourdes. Tu as mâché tes songes jusqu'à la nausée.

Tu feuilletes, tu dévores, tu n'es pas sortie de ta nuit, tu es l'histoire de ton absence d'histoire et tu vas chercher Ajax pour ça – pousser le cri que tu ne sais plus pousser.

Tu as fait de Thèbes un faubourg cuit par la crise,

Cette tragédie que tu écrivais en majuscule est devenue le minuscule quotidien des exploités.

Ajax n'est plus. Ceux qui meurent aujourd'hui sont sans noms ni papiers.

Le premier arrachait des épées, eux arrachent des fraises à la tonne pour des centimes d'euros.

Tu ne sais plus.

Et pourtant c'était bien ton histoire qui se racontait hier,

La même – hier et aujourd’hui.
Tu es le murmure de plusieurs vérités, entre lesquelles tu préférerais choisir.
Sans gloire, tu ne sais plus quoi faire de tes héros. Tu les abandonnes au triste destin des résignés.
Europe, tu as les mamelles lourdes de n’être plus têtées.
Tu ne fais plus d’enfants, ceux que tu accouches tu les privas de lendemains,
Tu leur fais réciter *Antigone* sur les bancs d’une école d’où ils sortiront avec en horizon 500€ à tour de bras,
Tu mets à mort, dans les rues, les plus innocents de tes fils et de tes filles,
Tu fabriques des rêves d’exil, des sifflements continus de chômeurs, des industries du consentement, des technologies de la domination.
Europe, tes braves se sont habitués à l’oubli,
Tu ne quittes plus le cercle de la vengeance,
Tu as perdu la foi dans tes désirs,
Tu les poursuis dans les ruines,
Tu ne sais plus comment rembourser les dettes de tes offices,
Et tu sucas depuis des siècles les mêmes noyaux pour ne pas sentir que ta bouche est vide,
Et que tu perds tes dents.
Est-ce cela ton héritage ?
Est-ce cela que te racontaient ceux que tu prenais entre tes bras en déchiffrant leurs nostalgies ?
Ces effondrements de repus, celui d’Ajax, sa vie durant privé de sa mort,
Ces courages aveugles,
La violence de ce retournement, cette défaite du principe moral au profit de l’efficacité sophiste des plus beaux Ulysse,
Cet affaissement de l’âge héroïque dans l’âge politique,
Était-ce cela tes rêves ?
Europe, laisse-moi reprendre ton histoire. Elle fut mal dite, elle est restée sans voix, et tu tentes de la recomposer dans les fragments des ruines en pensant maquiller demain avec de vieilles pierres trouvées dans le sable,
Europe, arrête-toi un instant, laisse raisonner ces mondes en toi,
Celui d’Ajax, celui d’Œdipe, celui d’Electre,
Ils seront là, à Lyon, pendant deux mois,
Ils nous forceront à quitter le silence,
Ils nous inquiéteront si nous avons la force de nous laisser inquiéter,
Ils nous arracheront aux formes de notre époque,
Ils seront des outils à travers lesquels faire résonner le sens qui nous précède,
Europe, entends-tu, ce soir, cette part inexistante du monde qui revient murmurer à tes oreilles la carte d’un possible encore inadvenu ?
Ils seront là, dans les vestiges, chaque soir.

Si le vent se lève, s’il vient à pleuvoir, Europe, efforce-toi de croire, efforce-toi d’être à nouveau,
Et si tu viens à t’endormir prends garde alors à ne pas les oublier ceux qui ne savent plus où vivre,
Si nous venons à les oublier, c’est nous qui serons orphelins dans nos rêves étroits.
Et peu importe que tu ne saches plus comment parler cette langue de tes pères,
Tu n’es toujours pas parvenue à les tuer.

Barbara Métais-Chastanier

Vers le trou noir

Voici que la rumeur débarque.

Elle prend pied roue navire elle a déboulé coup de canon contre terre.

Voici donc une histoire colportée de bouche en oreille et d'oreille en bouche.

L'histoire d'Ajax se propage / se répand / s'insinue / se murmure – tout ce vocabulaire feu de FORÊT SOPHOCLE qui dit le mouvement submersif de la parole

La parole comme

un fleuve qui déborde sur les champs ATTENTION INONDATION

La parole comme

une armée qui envahit les territoires DANGER OCCUPATION

La parole comme –

et goulot métaphore entonnoir à l'envers le point-mot s'étale inonde les bouches de ses images cela ne finira-t-il donc jamais.

Elle se déverse comme

une vague géante à travers la population ALERTE TSUNAMI

La parole en ce récit de bouche à bouche un corps est maintenu en vie souffle dans les poumons c'est reparti pour un tour – insufflés et boomerang donc ces rhétoriques contradictoires ces perspectives déployées ces votes dans l'agora ces soirées coins du feu de Mère Grand C'est – ensemble – partager cette parole d'en bas, parole sans dieux – parole qui coule tout près du sol quiconque a des semelles est parcouru d'elle elle prend les chemins déjà battus elle vient de tout en bas Là où la fumée n'est pas Là où ça respire et voyage

La rumeur dit qu'Ajax a tué les troupeaux.

Tout concourt à le désigner.

On murmure donc l'histoire. L'autre rit, il goûte le délice non seulement de l'entendre – mais de projeter l'instant prochain où lui aussi racontera l'histoire – c'est de cela dont l'écouteur se délecte – la projection du récit.

Les vieux aèdes et Homère et Hésiode et les noms oubliés, comme des morceaux de corps Battus par le chemin Séparés, continuant, dans la dissection, d'avancer –

Et puis

La rumeur en bas tout près du sol circule et les rassemble

Un souffle se voudrait immense

Ce sont les moignons qui sont immenses d'être accueillis en hôtes incongrus Ce sont les moignons qui sont immenses d'être coupure traînée de bêtes dont la taille ne saurait se déduire du moignon germe l'Haricot

Le rhapsode chante les moignons Il est Rumeur Il reste des traces des empreintes de la bête sur la route Suivez les traces et alors Yeti sorti de sa caverne sur ce chemin-là ce sera Ajax il a erré longtemps dans les prairies et les collines un mort s'est empalé sur son poignard et la rumeur alors encore fait son chemin elle n'est que les traces des semelles je me demande qu'elle était la trace des cothurnes sur le sol grand plat de semelles ou bien ces deux traits horizontaux de bois surélevant la chaussure – une forme pleine ou une ligne et les bêtes pieds fendus tout cela ne s'accorde pas Ulysse n'a pas laissé de trace contre le sol accroché au mouton le fourmillement sur le chemin les géants ont disparu entre les montagnes du Péloponnèse.

Ajax avait sa lance à la main et le bouclier. Chaussures Rangers du soldat. Ils ont perdu ses traces et pourtant le revoilà soudain empalé sur son épée.

Je pense à cette épée

Plantée

Excalibur et les formes d'anges que nous nous amusions à creuser dans la neige enfant en se laissant tomber en arrière et en agitant les bras pour former les ailes, la difficulté à se relever ensuite, la trace abîmée par l'instant où elle est quittée, déjà un peu recouverte, déformée les bisons sont passés dans la plaine et le sol a tremblé maintenant tous sont immobiles à la chasse Ajax était le meilleur alors

Lorsqu'il s'enfuit il prend soin de remonter les cours d'eau. Il efface les traces derrière lui. Le jeu de piste sera serré, Ajax le grand guerrier le grand chasseur connaît l'art de la fuite. Il en a traqué des Troyens à travers l'Ida. Ajax semble venu de très loin ce sang des massacres des troupeaux et la tragédie du guerrier lance à la main ce sera histoire d'honneur et d'hommes combat de couilles ce ne sera pas tragédie familiale Ajax dans la rivière sème la Rumeur il l'éloigne de lui Elle a voulu l'avoir Elle a parlé des bêtes et des prairies foulées par les troupeaux et des herbes fendues mais AJAX

En miroir autour de sa mort

Disparaît au milieu de la pièce

Les traces soudain disparues

Et ce corps inerte

Qu'il faudra enterrer

Ajax dans le visage de Teukros dans l'intonation de ses mots Ajax effacé si vite de s'être fait attrapé par la rumeur

Ses traces – voici soudain le point de l'immobilité – plus de mouvement – ceci est un point – acmé – POIGNARD – à ce point – Ajax disparaît sous Teukros

À ce point – la rumeur perd les traces

comme une étoile blanche

comme un trou noir

Le corps de Teukros est ce point enfoncé dans la terre AJAX en miroir se renvoie lui-même nous parlons du disparu nous prendrons décision sur le disparu que faire de cette disparition la rumeur disparaît à ce point du suicide du corps inerte le mouvement se renverse le point entonnoir Parole engloutie dans le trou noir il y a l'univers au BIG BANG nous laisserons l'histoire murmurée loin derrière Les on dit et les qu'en dira-t-on Ce que l'on dira le voici point posé causes argumentées rhétorique déclarée

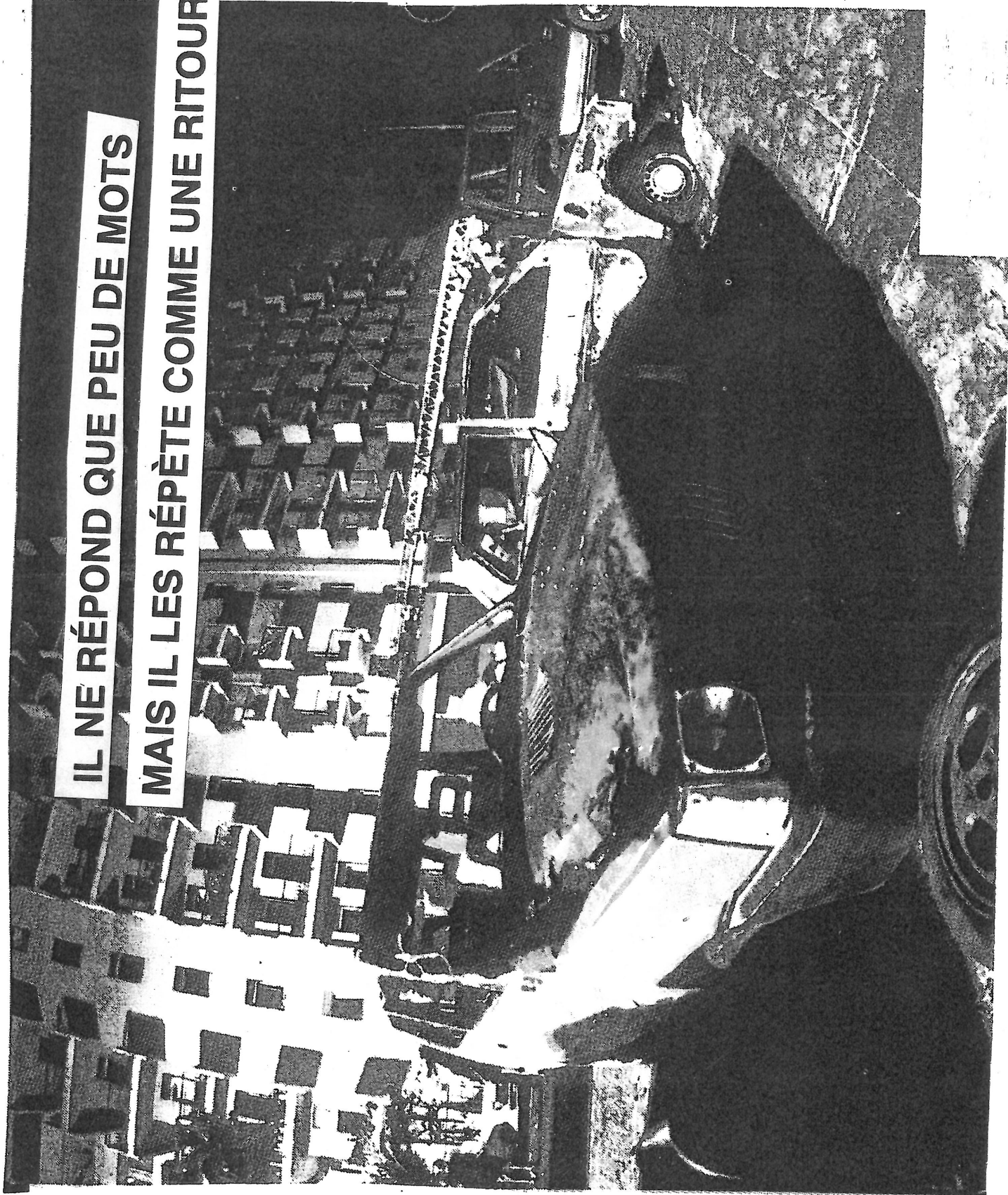
Plus de place à la parole contre les semelles

Plus de semelle mais le point du poignard à cet endroit il y a un chemin qui se dessine et Ajax part il s'éloigne il est loin déjà il s'enfonce dans le trou noir il est matière démembrée dans le trou noir cette pression il s'éclate la lumière a percé IL EST DEVENU MYTHE lorsque la rumeur fut engloutie dans le trou noir.

Adèle Gascuel

IL NE RÉPOND QUE PEU DE MOTS

MAIS IL LES RÉPÈTE COMME UNE RITOURNELLE



HENRI IV - SHAKESPEARE

PROLOGUE.

Entre la Rumeur, portant un costume semé de langues peintes.

LA RUMEUR.

— Ouvrez l'oreille ; car qui de vous voudrait faire le sourd, quand parle la bruyante Rumeur ? — C'est moi qui, de l'orient au couchant, — faisant du vent mon cheval de poste, divulgue sans cesse — les actes commencés sur ce globe terrestre. — Sur mes langues voltigent continuellement des fictions — que je traduis dans tous les idiomes — et qui remplissent les oreilles des hommes de faux bruits. — Je parle de paix, tandis que l'hostilité secrète — déchire le monde, sous le sourire de la tranquillité. — Et quel autre que la Rumeur, quel autre que moi — hâte les levées d'hommes alarmées et les préparatifs de défense, — tandis que l'année, grosse de quelque autre catastrophe, — est censée porter dans ses flancs une guerre terrible et tyrannique ! — La Rumeur est une flûte — où soufflent les soupçons, les jalousies, les conjectures : — instrument si aisé et si simple — que le rude monstre aux innombrables têtes, — la discordante et indécise multitude — peut en jouer. Mais qu'ai-je besoin — de faire l'anatomie de ma personne bien connue, — au milieu de mes familiers ! Pourquoi la Rumeur est-elle ici ? — Je cours devant la victoire du roi Harry qui, dans la plaine sanglante de Shrewsbury, — a écrasé le jeune Hotspur et ses troupes, — éteignant la flamme de la téméraire rébellion — dans le sang même des rebelles. Mais à quoi pensé-je — de commencer ainsi par dire la vérité ? Mon rôle est — de répandre le bruit que Harry Monmouth a succombé — sous l'épée furieuse du noble Hotspur ; — et que le roi devant le courroux de Douglas — a courbé sa tête sacrée jusqu'à la tombe. — Voilà le rapport que j'ai propagé dans les villes paysannes - entre le royal champ de bataille de Shrewsbury — et cette enceinte délabrée de pierres vermoulues — où le père d'Hostpur, le vieux Northumberland, — fait le malade. Les courriers arrivent haletants, — et ils n'apportent pas d'autres nouvelles — que celles qu'ils ont apprises de moi. Interprètes de la Rumeur, — ils apportent les flatteuses consolations du mensonge, plus cruelles que la rigoureuse vérité.

Elle sort.

Les voies plurielles de la connaissance du monde

Pour raconter la vie, il faut des écritures et des approches multiples. Celles du témoignage, qui restitue le langage immédiat du vécu; celles de l'analyse sociologique, qui rend le monde lisible en restituant les existences singulières dans une conceptualisation des formes sociales; celles de l'enquête journalistique, fondée sur la curiosité d'un regard libre qui révèle des situations méconnues; celles de l'enquête ethnographique, avec son attention au grain des choses et l'engagement de l'auteur; celles de la littérature, qui apporte un supplément d'intelligibilité grâce aux ressorts de la mise en scène du récit et à la force de révélation de l'écriture; celles de la poésie et de la chanson encore, qui rendent différemment présentes les choses de la vie par les effets d'un arrangement des sons et des mots. Multiples sont en effet les voies pour s'approprier le monde et dire la vérité des existences. Le verbe « raconter » rassemble commodément sous un même vocable toutes ces manières de connaître le monde.

Il y a en effet bien des façons de concevoir la connaissance et l'intelligence des êtres ou des choses. Ces approches

55

et ces écritures ont pourtant longtemps tracé des routes séparées. Une grande ligne de démarcation distinguait deux univers: celui de la littérature d'un côté, et celui des sciences humaines et sociales de l'autre. La littérature explorait les vies singulières comme la pulsation des foules, sondait les rapports humains, démontait le ressort des psychologies, exprimait sans faux-semblants les indéterminations et la complexité des sentiments moraux, en un mot, rendait sensible le monde. Les sciences humaines et sociales, elles, pensaient la société dans ses structures et sa dynamique historique, mettaient à jour ses lois de fonctionnement, conceptualisaient la réalité.

Ces deux voies ont été parallèlement esquissées, puis approfondies, du fait même de l'entrée dans un « âge de l'individu » dont il fallait essayer par tous les bouts de déchiffrer l'énigme, avec la fracture inédite entre le singulier et le général qu'il instaurait. La séparation qui en est résultée ne s'est vraiment rigidifiée que lorsque les logiques universitaires et éditoriales ont tendu à organiser le cloisonnement, voire la hiérarchie, des approches, les constituant en disciplines et en écoles d'un côté, et en collections bien différenciées de l'autre. Dans ce contexte, le roman a longtemps été le genre qui s'était montré le plus poreux aux différentes modalités de la connaissance de l'homme et de la société. Les grands romans du XIX^e siècle ont en effet par bien des aspects proposé une approche plurielle de la réalité. Balzac, Hugo, Flaubert ou Zola, pour ne mentionner que les géants, ont mêlé l'exploration de l'intime et la saisie du collectif, dépassé l'opposition entre

56

le registre de la fiction et celui de la pensée. Pour eux, la littérature était ouverte à l'essai, et ils ont souvent rassemblé une documentation dont l'ampleur pouvait rivaliser avec celle de l'historien et du publiciste. Flaubert est ainsi célèbre pour avoir compulsé une documentation de 1 500 volumes pour préparer *Bouvard et Pécuchet*, et multiplié les voyages pour situer les actions de ses personnages. Zola a lui aussi rempli de nombreux carnets d'enquête pour construire ses ouvrages. Avant d'entreprendre *Au Bombeur des dames*, qui voulait décrire l'activité moderne à partir de l'histoire d'un grand magasin, il a ainsi passé plus de deux mois sur le terrain au Bon Marché et aux Grands Magasins du Louvre, les deux modèles de l'époque. Il a multiplié les entretiens avec des vendeurs, pris rendez-vous avec les directeurs, s'est informé sur le système d'intéressement des employés, les techniques de vente et de publicité. Il a dressé le plan des magasins, étudié en détail la disposition des rayons, visité les chambres où étaient logées les employées, inspecté les réserves. Le roman avait là une ambition d'écriture totale.

Cette ouverture du roman à l'enquête s'est ensuite refermée, en France tout particulièrement, sous l'effet des différents « démons de la théorie » qui ont exercé leur empire des années 1960 aux années 1980, quand Althusser d'un côté et *Tel quel* de l'autre étaient les arbitres des élé- gances intellectuelles. Depuis, le ciel s'est éclairci et l'exi- gence de dire plus précisément le réel ou d'en critiquer les dérives a amené de concert les écrivains et les auteurs de sciences sociales à se nourrir davantage d'enquêtes, à s'im- merger dans les entreprises, les quartiers ou les territoires,

57

à parler des souffrances, des espérances ou des résistances quotidiennes. En près de vingt ans déjà, la liste des ouvrages dus à la plume de ceux qui ont été qualifiés d'*écrivains du réel* est devenue longue. Nous en avons déjà cité quelques-uns. En même temps, des philosophes entendaient davan- tage travailler en partant du « sol raboteux de l'ordinaire ». *Raconter la vie* entend participer activement à la poursuite de ce décloisonnement et de cette pluralisation des modes de compréhension de la réalité. Tant des disciplines que des registres d'écriture, avec une collection d'ouvrages résolue- ment divers sur les choses de la vie.

En explorant et en mettant en valeur la vie des gens ordinaires dans leur diversité, il ne s'agit pas, soulignons- le, de se limiter à exposer le malheur social. Cette approche conduit aussi à valoriser les expériences positives qui jalonnent la vie de chacun, les fiertés au travail, les réussites. À souligner les capacités latentes d'action et de création.

En outre, la narration des vies ordinaires ne prend pas seulement sens par la forte consistance qu'elle donne aux différentes existences individuelles. Elle ouvre aussi la voie à la définition de nouvelles catégories d'analyse permettant de mieux saisir les problèmes et les potentialités de la société. Elle renouvelle d'abord les catégories anciennes d'ouvriers, d'employés, de cadres pour les nourrir des réalités du monde économique contemporain. Mais cette reconquête du sensible conduit surtout à réévaluer les modalités du commun. Au-delà des « identités » professionnelles, territoriales, ethniques, familiales ou sexuelles données, le « social » est en effet aussi constitué par des communautés

58

d'épreuves ou d'ambitions, de partages d'expériences, de similarités de parcours, de convergences de préoccupations qui dessinent des communautés mouvantes mais essentielles. C'est à les explorer et à les cartographier que les sciences sociales servent.

Une collection de livres

L'écriture de ces ouvrages sera aussi variée que le sont les modes de connaissance: connaissance par l'écriture, par l'enquête, par le témoignage. Toutes les hiérarchies de «genres» ou de «styles» seront de la sorte abolies au sein de la collection «Racontar la vie». Les paroles brutes y seront considérées comme aussi légitimes que les écritures des professionnels de l'écrit. Cette abolition se revendique comme ayant une fonction intellectuelle autant que démocratique. Ces livres auront donc pour auteurs des écrivains aussi bien que des journalistes, des chercheurs en sciences sociales ou des témoins. Ils pourront faire place à la fiction, mais aussi à la bande dessinée ou au reportage photographique.

Ces ouvrages s'attacheront au premier chef à explorer trois ensembles:

→ - *Les récits et trajectoires de vie*, mêlant histoires singulières et portraits types. Ils auront pour objectif d'appréhender sensiblement la société française et de rendre leur importance aux métiers mal connus, aux expériences ignorées, en les rendant plus visibles. Ils plongeront dans le

quotidien d'activités célébrées mais qui restent abstraites. Ils appréhenderont des métiers situés à des points de tension du social et s'attacheront aux figures de moments critiques. Ils parleront des catégories émergentes ou des communautés mal répertoriées. Ils n'oublieront pas les «héros positifs» non plus: les figures de l'investissement de soi et de la réussite; ou encore celles de l'engagement associatif et de l'action sociale qui façonnent un monde moins dur aux plus faibles.

→ - *Les lieux producteurs ou expressions du social*, qui peuvent être des espaces exemplaires d'un nouveau mode de vie, des lieux révélateurs d'une crise sociale, des lieux de flux, ou encore des nouveaux lieux de travail. Ces ouvrages s'attacheront aussi aux non-lieux caractéristiques d'une sociabilité de hasard, aux lieux éphémères, ou à ceux témoignant de la rémanence de l'ancien monde industriel.

→ - *Les moments de la vie*. Ceux qui résultent d'un basculement (une naissance, la fin des études, une séparation, un accident, la perte d'un emploi: 40% des Français connaissent chaque année un moment décisif, positif ou négatif). Ou ceux marqués par de nouveaux départs.

Il s'agira aussi de comprendre la société à partir de ses zones d'ambiguïté ou de basculement. A partir des dynamiques régressives qui la minent, ou encore des modes d'équilibre singuliers que bricolent des individus. Tous ces cas de figure seront appréhendés à partir d'histoires singulières. Mais leur déclinaison permettra d'appréhender des formes de résistance, des refus d'endosser les habits d'un certain rôle social, des consentements silencieux à

l'échec, des façons de surmonter l'ennui ou de biaiser avec l'insupportable. Pourront ainsi apparaître progressivement les termes d'une économie des contradictions de l'individu, de ses façons de composer avec l'adversité.

Par leur facture ou leurs objets, ces ouvrages devraient aussi permettre à terme de mieux comprendre comment se produit aujourd'hui du lien social ou du commun, sur un autre mode que celui de l'identification classique.

Un site internet

C'est cependant au site internet *raconterlavie.fr* que cet essai, *Le Parlement des invisibles*, doit au premier chef son titre. Ce site aura une double fonction. Il élargira le contenu ou la réception des livres en les adossant à des ensembles documentaires incluant aussi de l'image et du son, et proposera un espace de discussion sur les ouvrages. Surtout, le site offrira un espace d'édition virtuelle dans lequel tous les récits de vie pourront être accueillis, faire l'objet de rapprochements et dessiner un espace social d'un type inédit.

En proposant à tous ceux qui le souhaitent, et on sait qu'ils sont nombreux, de publier en ligne leur récit de vie¹, il aura une fonction démocratique. En offrant d'abord un espace de représentation, c'est-à-dire de présentation de soi à autrui, il fera sortir des vies de l'anonymat, de l'oubli ou de

1. Qui prendra la forme d'un petit livre numérique téléchargeable gratuitement.

l'indifférence. Il les établira dans un rapport d'égalité avec les autres. Il leur donnera aussi une dignité en les faisant connaître et reconnaître. Fonction démocratique encore, parce qu'il contribuera à arrêter l'effritement du commun qui s'enracine aujourd'hui dans l'ignorance croissante de la vie réelle.

Le site aura aussi une dimension communautaire. Il sera en effet directement producteur de lien social, autant par la dynamique d'intercompréhension et de curiosité pour autrui qui le sous-tendra que par les échanges et les formes d'entraide qu'il favorisera. *raconterlavie.fr* aura de la sorte une double dimension de lieu et de lien. Il permettra de développer les virtualités démocratiques d'internet et de faire reculer ses usages étroits et déconstructeurs. Il portera sa pierre au développement des réseaux sociaux d'essence citoyenne.

Résister et refonder

Par le livre et par le site internet, de nouvelles formes de représentation directe de la société émergeront pour restaurer une vie démocratique capable de résister aux évolutions inquiétantes qui se dessinent aujourd'hui. *Raconter la vie* contribuera à faire reculer les idéologies de l'identité et du repli sur soi qui fondent la montée en puissance des populismes et du racisme, qui pourrissent la politique en hypostasiant la figure abstraite d'un peuple un et homogène. A rebours d'une telle vision négative du

lien social qui n'opère que par soustractions et rejets, ce projet fournira en effet les éléments d'une reconstruction positive d'un monde commun, reconnu dans sa diversité et dans sa réalité. En substituant à l'affrontement des slogans une attention aux réalités, il aidera le pays à sortir des peurs et des fantasmes qui le minent. Il participera ainsi à la refondation d'une démocratie aujourd'hui dangereusement fragilisée.



A. ERNAUX, REGARDE LES LUMIÈRES MON AMOUR

Il y a vingt ans, je me suis trouvée à faire des courses dans un supermarché à Kosice, en Slovaquie. Il venait d'ouvrir et c'était le premier dans la ville après la chute du régime communiste. Je ne sais si son nom – Prior – venait de là. À l'entrée, un employé du magasin mettait d'autorité un panier dans les mains des gens, déconcertés. Au centre, juchée sur une plate-forme à quatre mètres de haut pour le moins, une femme surveillait les faits et gestes des clients déambulant entre les rayons. Tout dans le comportement de ces derniers signifiait leur inaccoutumance au libre-service. Ils s'arrêtaient longuement devant les produits, sans les toucher, ou en hésitant, de façon précautionneuse, revenaient sur leurs pas, indécis, dans un flottement imperceptible de corps aventurés sur un territoire inconnu. Ils étaient en train de faire l'apprentissage du supermarché et de ses règles que la direction de Prior exhibait sans subtilité avec son panier obligatoire et sa matonne haut perchée. J'étais troublée par ce spectacle d'une entrée collective, saisie à la source, dans le monde de la consommation.

Je me rappelais la première fois où je suis entrée dans un supermarché. C'était en 1960 dans la banlieue de Londres et il s'appelait simplement *Supermarket*. La mère

9

de famille qui m'employait comme fille au pair m'y avait envoyée, munie d'une poussette de marché – ce qui me déplaisait –, avec une liste de denrées à acheter. Je n'ai pas le souvenir précis de mes pensées et de mes sensations. Je sais seulement que j'éprouvais une certaine appréhension à me rendre dans un endroit qui m'était étranger à la fois par son fonctionnement et par la langue que je maîtrisais mal. Très vite j'ai pris l'habitude d'y flâner en compagnie d'une fille française, au pair elle aussi. Nous étions séduites et excitées par la diversité des yaourts – en phase anorexique – et la multiplicité des confiseries – en phase boulimique – nous octroyant alors la liberté d'engloutir dans le magasin le contenu d'un paquet de Smarties sans passer à la caisse.

Nous choisissons nos objets et nos lieux de mémoire ou plutôt l'air du temps décide de ce dont il vaut la peine qu'on se souvienne. Les écrivains, les artistes, les cinéastes participent de l'élaboration de cette mémoire. Les hypermarchés, fréquentés grosso modo cinquante fois l'an par la majorité des gens depuis une quarantaine d'années en France, commencent seulement à figurer parmi les lieux dignes de représentation. Or, quand je regarde derrière moi, je me rends compte qu'à chaque période de ma vie sont associées des images de grandes surfaces commerciales, avec des scènes, des rencontres, des gens.

Je me rappelle :

Carrefour avenue de Genève à Annecy, où en mai 1968 nous avons rempli à ras bord un chariot – pas encore « caddie » – parce qu'on craignait la pénurie totale de vivres.

l'Intermarché de La Charité-sur-Loire, à l'écart de

10

la ville, avec son panneau « Les Mousquetaires de la Distribution », la récompense des enfants l'été après les visites de châteaux et d'églises, comme l'était pour eux le passage au Leclerc d'Osny après la classe. Ce même Leclerc où j'ai rencontré plus tard d'anciens élèves que je ne reconnaissais pas tout de suite, où des larmes me sont venues en pensant que je n'y achèterais plus jamais de chocolat pour ma mère qui venait de mourir.

Major au pied du rocher de Sancerre, Continent sur les hauteurs de Rouen près de l'université, Super-M à Cergy, enseignes dont la disparition accentue la mélancolie du temps.

le Mammouth d'Oiartzun où nous ne sommes jamais allés malgré notre désir d'y faire provision de chorizo et de touron avant la frontière – mais il était toujours trop tard – et qui était devenu une *private joke* familiale, le symbole du contretemps et de l'inaccessible.

Les super et hypermarchés ne sont pas réductibles à leur usage d'économie domestique, à la « corvée des courses ». Ils suscitent des pensées, fixent en souvenirs des sensations et des émotions. On pourrait certainement écrire des récits de vie au travers des grandes surfaces commerciales fréquentées. Elles font partie du paysage d'enfance de tous ceux qui ont moins de cinquante ans. Si on excepte une catégorie restreinte de la population – habitants du centre de Paris et des grandes villes anciennes –, l'hypermarché est pour tout le monde un espace familier dont la pratique est incorporée à l'existence, mais dont on ne mesure pas l'importance sur notre relation aux autres, notre façon de « faire société » avec nos contem-

porains au xx^e siècle. Or, quand on y songe, il n'y a pas d'espace, public ou privé, où évoluent et se côtoient autant d'individus différents : par l'âge, les revenus, la culture, l'origine géographique et ethnique, le *look*. Pas d'espace fermé où chacun, des dizaines de fois par an, se trouve mis davantage en présence de ses semblables, où chacun a l'occasion d'avoir un aperçu sur la façon d'être et de vivre des autres. Les femmes et les hommes politiques, les journalistes, les « experts », tous ceux qui n'ont jamais mis les pieds dans un hypermarché ne connaissent pas la réalité sociale de la France d'aujourd'hui.

L'hypermarché comme grand rendez-vous humain, comme spectacle, je l'ai éprouvé à plusieurs reprises. La première fois, de façon aigüe, avec une vague honte. Pour écrire, je m'étais isolée hors saison dans un village de la Nièvre et je n'y arrivais pas. Aller « au Leclerc » à 5 km était un soulagement. Celui, en me mêlant à des inconnus, en « voyant du monde », de retrouver, justement, le monde. La présence nécessaire du monde. Découvrant par là que j'étais pareille à tous ceux qui vont faire un tour au centre commercial pour se distraire ou échapper à la solitude. Très spontanément, je me suis mise à décrire des choses vues dans les grandes surfaces¹.

Pour « raconter la vie », la nôtre, aujourd'hui, c'est donc sans hésiter que j'ai choisi comme objet les hypermarchés. J'y ai vu l'occasion de rendre compte d'une pratique réelle de leur fréquentation, loin des discours convenus et souvent teintés d'aversion que ces prétendus

1. *Journal du dehors*, Paris, Gallimard, 1993, et *La Vie extérieure*, Paris, Gallimard, 2000.

non-lieux suscitant et qui ne correspondent en rien à l'expérience que j'en ai.

De novembre 2012 à octobre 2013, j'ai ainsi relaté la plupart de mes passages à l'hypermarché Auchan de Cergy que je fréquente habituellement pour des raisons de facilité et d'agrément, dues essentiellement à sa situation à l'intérieur des Trois-Fontaines, le plus grand centre commercial du Val-d'Oise. Accessibles à pied par les voies piétonnes depuis la gare RER et en voiture directement depuis l'autoroute A15, les Trois-Fontaines sont implantées au cœur du quartier de Cergy-Préfecture. Là sont concentrés tous les organismes publics – préfecture, grande poste, C.A.F., hôtel des Impôts, gares RER et routière, Caisse d'Épargne, hôtel de Police, théâtre, médiathèque, conservatoire, piscine, patinoire, etc. –, nombre d'établissements d'enseignement supérieur (faculté de lettres, ESSEC, ENSEA, École nationale d'art) et de banques. Si bien que je définirais volontiers cet espace – appelé d'ailleurs Grand Centre – comme une addition, voire un emboîtement, de concentrations massives, qui ensemble créent une animation considérable durant la journée et un désert le soir.

Le centre commercial occupe la plus grande surface de cette zone. Il faut se représenter une énorme forme rectangulaire en briques rouge brun, dont la grande façade, celle tournée vers l'autoroute, est en vitres-miroirs reflétant les nuages. La façade opposée, qui donne sur des immeubles et une tour d'habitation, est uniformément en briques, comme une ancienne usine du Nord. Depuis sa création en 1972, une aile perpendiculaire a été ajoutée à l'une des extrémités, où s'est installée, notamment, la

13

FNAC. D'immenses parkings, pour moitié couverts et superposés sur plusieurs niveaux, l'entourent sur trois côtés. On accède à l'intérieur par dix portiques dont quelques-uns, monumentaux, évoquent l'entrée d'un temple mi-grec mi-asiatique, avec leurs quatre colonnes surmontées de deux toits distants, en forme d'arc, le plus haut en verre et métal débordant avec grâce.

Le centre des Trois-Fontaines constitue un centre-ville d'un nouveau genre : propriété d'un groupe privé, il est entièrement fermé, surveillé et nul ne peut y pénétrer en dehors d'horaires déterminés. Tard le soir, quand on sort du RER, sa masse silencieuse est plus désolante à longer qu'un cimetière.

Ici sont rassemblés sur trois niveaux tous les commerces et tous les services payants susceptibles de couvrir la totalité des besoins d'une population – hypermarché, boutiques de mode, coiffeurs, centre médical et pharmacies, crèche, restauration rapide, tabac-presse-journaux, etc. Il y a des toilettes gratuites et un prêt de fauteuils roulants. Mais le seul café, *Le Troquet*, le cinéma *Les Tritons* et la librairie *Le Temps de vivre* ont disparu. On n'y trouve que peu d'enseignes haut de gamme. La clientèle appartient majoritairement aux classes moyennes et populaires.

Pour qui n'en a pas l'habitude, c'est un endroit désorientant, non pas à la façon d'un labyrinthe, comme Venise, mais en raison de la structure géométrique du lieu où se juxtaposent, de chaque côté d'allées à angles droits, des boutiques faciles à confondre. C'est le vertige de la symétrie, renforcé par la clôture de l'espace, même si celui-ci est ouvert à la lumière du jour par une grande verrière qui remplace le toit.

14

échec de la représentation du temps. Or, la réponse à cette question embarrassante ne fait, pas plus que la question elle-même, l'objet d'un examen séparé dans notre deuxième section. Il faudra donc rassembler les *membra disjecta* de ce discours brisé qui est censé répondre à l'aporie la plus forte. Pour l'heure, contentons-nous de formuler le problème de la façon la plus brève; peut-on encore donner un équivalent narratif à l'étrange situation temporelle qui fait dire que toutes choses – nous-mêmes y compris – sont *dans* le temps, non pas au sens que donnerait à ce « dans » quelque acception « vulgaire », comme le voudrait le Heidegger de *l'Être et le Temps*, mais au sens où les mythes disent que le temps nous enveloppe de sa vastitude? Répondre à cette question constitue l'épreuve suprême à laquelle se trouve soumise notre ambition de faire adéquatement recouvrir l'aporétique du temps par la poétique du récit.

La nouvelle hiérarchie entre les apories de la temporalité que nous proposons ici risque ainsi de faire apparaître une inadéquation croissante de la réponse à la question, donc de la poétique du récit à l'aporétique du temps. La vertu de cette épreuve d'adéquation aura été du moins de révéler, à la fois, l'ampleur du domaine où la réplique de la poétique du récit à l'aporétique du temps est pertinente – et la limite au-delà de laquelle la temporalité, échappant au quadrillage de la narrativité, retourne du problème au mystère.

1. La première aporie de la temporalité : l'identité narrative

C'est assurément à la première aporie que la poétique du récit apporte la réponse la moins imparfaite. Le temps raconté est comme un pont jeté par-dessus la brèche que la spéculation ne cesse de creuser entre le temps phénoménologique et le temps cosmologique.

La relecture de l'aporétique confirme à quel point la progression de nos analyses a accentué la gravité de l'aporie elle-même.

Augustin n'a pas d'autre ressource que d'opposer aux doctrines cosmologiques le temps d'un esprit qui se distend; cet esprit ne saurait être qu'une âme individuelle, mais à aucun prix une âme du monde. Et pourtant la méditation sur le commencement de la Création conduit Augustin à confesser que le temps lui-même a commencé avec les choses créées; or ce temps ne peut être que celui de toutes les créatures, donc, en un sens qui ne peut être explicité dans le cadre de

la doctrine du livre XI des *Confessions*, un temps cosmologique. En revanche, *Aristote* sait bien que le temps n'est pas le mouvement et requiert une âme pour distinguer les instants et compter les intervalles; mais cette implication de l'âme ne saurait figurer dans la pure définition du temps comme « nombre du mouvement selon l'antérieur et le postérieur », de crainte que le temps ne soit élevé au rang des principes derniers de la *Physique*, laquelle n'admet dans ce rôle que le mouvement et son énigmatique définition par l'« entéléchie de la puissance en tant que puissance »; ainsi la définition physique de la temps est-elle impuissante à rendre compte des conditions psychologiques de l'appréhension de ce dernier.

Quant à *Husserl*, il peut bien mettre entre parenthèses le temps objectif et ses déterminations déjà constituées : la constitution effective du temps phénoménologique ne peut se produire qu'au niveau d'une hylétique de la conscience; or, un discours sur l'hylétique ne peut être tenu qu'à la faveur des emprunts que fait celle-ci aux déterminations du temps constitué. Le temps constituant ne peut ainsi être élevé au rang du pur appareil sans transfert de sens du constituant au constitué. Le pourrait-il, on ne voit guère comment on parviendrait à tirer d'un temps phénoménologique, qui ne peut être que celui d'une conscience individuelle, le temps objectif qui, par hypothèse, est celui de la réalité tout entière. Inversement, le temps selon *Kant* a d'emblée tous les traits d'un temps cosmologique, dans la mesure où il est la préposition de tous les changements empiriques; il est donc une structure de la nature, laquelle inclut le moi empirique de chacun. Mais on ne voit pas en quel sens il peut être dit « résider » dans le *Gemüt*, dès lors qu'on ne peut articuler aucune phénoménologie de ce *Gemüt*, sous peine de rendre vic à la psychologie rationnelle que ses paralogismes ont condamnée sans appel.

C'est avec *Heidegger* que l'aporie résultant de l'occultation mutuelle du temps phénoménologique et du temps cosmologique m'a paru atteindre son plus haut degré de virulence, en dépit du fait que la hiérarchie des niveaux de temporalisation portés au jour par la phénoménologie herméneutique de l'être-là accorde une place à l'intra-temporalité, c'est-à-dire à l'être-dans-le-temps. Pris en ce sens dérivé, mais originel, le temps paraît bien être coextensif à l'être-au-monde, comme l'atteste l'expression même de temps-mondain. Et pourtant, même ce temps-mondain reste le temps d'un être-là, chaque fois singulier, en vertu du lien intime entre le Souci et l'être-pour-la-mort, trait intransférable qui caractérise chaque être-là comme un « existant ». C'est pourquoi la dérivation du temps vulgaire par voie de nivellement des traits de mondanité de la temporalité

authentique nous a paru manquer de crédibilité. Il nous a semblé au contraire plus enrichissant pour la discussion de situer la ligne de partage entre les deux perspectives sur le temps au point même où Heidegger discerne, par une opération de nivellement qui ne peut lui apparaître que comme une malfection de la pensée, une trahison de la phénoménologie authentique. La fracture, ici, paraît d'autant plus profonde qu'elle est plus étroite.

C'est à cette aporie de l'occultation mutuelle des deux perspectives sur le temps que notre poétique du récit a l'ambition d'offrir sa réponse.

L'activité mimétique du récit peut être schématiquement caractérisée par l'invention d'un tiers-temps construit sur la ligne même de fracture dont l'aporétique a repéré le tracé. Cette expression – tiers-temps – est apparue dans notre analyse pour caractériser la construction par la pensée historique de connecteurs aussi déterminés que le temps calendaire. Mais l'expression mérite d'être étendue à l'ensemble de nos analyses, du moins jusqu'au seuil de nos deux derniers chapitres. La question à laquelle n'a toutefois pas répondu l'analyse, et que nous posons ici, est d'apprécier le degré d'adéquation de la réplique. Autrement dit, jusqu'à quel point l'entrecroisement des visées ontologiques respectives de l'histoire et de la fiction constitue-t-il une réplique appropriée à l'occultation l'une par l'autre des deux perspectives, phénoménologique et cosmologique, sur le temps?

Afin de préparer notre réponse, résumons la stratégie que nous avons suivie. Nous sommes partis de l'idée que ce tiers-temps avait sa dialectique propre, sa production ne pouvant être assignée de façon exhaustive ni à l'histoire ni au récit de fiction, mais à leur entrecroisement. Cette idée d'un entrecroisement entre les visées référentielles respectives de l'histoire et du récit a gouverné la stratégie suivie dans nos cinq premiers chapitres. Pour rendre compte de la référence croisée entre l'histoire et le récit, nous avons effectivement entrecroisé nos chapitres eux-mêmes : nous sommes partis du contraste entre un temps historique réinscrit sur le temps cosmique et un temps livré aux variations imaginatives de la fiction; puis, nous nous sommes arrêtés au stade du parallélisme entre la fonction de représentation du passé historique et les effets de sens produits par la confrontation entre le monde du texte et le monde du lecteur; enfin, nous nous sommes élevés au niveau d'une interpénétration de l'histoire et de la fiction, issue des processus croisés de fictionalisation de l'histoire et d'historicisation de la fiction. Cette dialectique de l'entrecroisement serait en elle-même un signe d'inadéquation de la poétique à l'aporétique,

s'il ne naissait de cette fécondation mutuelle un *rejeton*, dont j'introduis ici le concept et qui témoigne d'une certaine unification des divers effets de sens du récit.

Le rejeton fragile issu de l'union de l'histoire et de la fiction, c'est l'assimilation à un individu ou à une communauté d'une identité spécifique qu'on peut appeler leur *identité narrative*. « Identité » est pris ici au sens d'une catégorie de la pratique. Dire l'identité d'un individu ou d'une communauté, c'est répondre à la question : *qui a fait telle action? qui en est l'agent, l'auteur?* Il est d'abord répondu à cette question en nommant quelqu'un, c'est-à-dire en le désignant par un nom propre. Mais quel est le support de la permanence du nom propre? Qu'est-ce qui justifie qu'on tienne le sujet de l'action, ainsi désigné par son nom, pour le même tout au long d'une vie qui s'étire de la naissance à la mort? La réponse ne peut être que narrative. Répondre à la question « qui? », comme l'avait fortement dit Hannah Arendt, c'est raconter l'histoire d'une vie. L'histoire racontée dit le *qui* de l'action. *L'identité du qui n'est donc elle-même qu'une identité narrative*. Sans le secours de la narration, le problème de l'identité personnelle est en effet voué à une antinomie sans solution : ou bien l'on pose un sujet identique à lui-même dans la diversité de ses états, ou bien l'on tient, à la suite de Hume et de Nietzsche, que ce sujet identique n'est qu'une illusion substantialiste, dont l'élimination ne laisse apparaître qu'un pur divers de cognitions, d'émotions, de volitions. Le dilemme disparaît si, à l'identité comprise au sens d'un même (*idem*), on substitue l'identité comprise au sens d'un soi-même (*ipse*); la différence entre *idem* et *ipse* n'est autre que la différence entre une identité substantielle ou formelle et l'identité narrative. L'ipséité peut échapper au dilemme du Même et de l'Autre, dans la mesure où son identité repose sur une structure temporelle conforme au modèle d'identité dynamique issue de la composition poétique d'un texte narratif. Le soi-même peut ainsi être dit refiguré par l'application réflexive des configurations narratives. A la différence de l'identité abstraite du Même, l'identité narrative, constitutive de l'ipséité, peut inclure le changement, la mutabilité, dans la cohésion d'une vie? Le sujet apparaît alors constitué à la fois comme lecteur et

1. Hannah Arendt, *The Human Condition*, Chicago, University of Chicago Press, 1958; trad. fr. de G. Fradier, *La Condition de l'homme moderne*, avec une préface de P. Ricoeur, Calmann-Lévy, 1983. Sur le même thème, Martin Heidegger, *L'Être et le Temps*, § 25 (« Le "qui" de l'être-là ») et § 74 (« Souci et ipséité »).

2. Sur les concepts de « cohésion de la vie », « mutabilité », « constance à soi », cf. Heidegger, *L'Être et le Temps*, § 72.

comme scripteur de sa propre vie, selon le vœu de Proust ! Comme l'analyse littéraire de l'autobiographie le vérifie, l'histoire d'une vie ne cesse d'être refigurée par toutes les histoires véridiques ou fictives qu'un sujet raconte sur lui-même. Cette refiguration fait de la vie elle-même un tissu d'histoires racontées.

Cette connexion entre ipsité et identité narrative confirme une de mes plus anciennes convictions, à savoir que le soi de la connaissance de soi n'est pas le moi égoïste et narcissique dont les herméneutiques du soupçon ont dénoncé l'hypocrisie autant que la naïveté, le caractère de superstructure idéologique aussi bien que l'archaïsme infantile et névrotique. Le soi de la connaissance de soi est le fruit d'une vie examinée, selon le mot de Socrate dans l'*Apologie*. Or une vie examinée est, pour une large part, une vie épurée, clarifiée, par les effets cathartiques des récits tant historiques que fictifs véhiculés par notre culture. L'ipsité est ainsi celle d'un soi instruit par les œuvres de la culture qu'il s'est appliquées à lui-même.

La notion d'identité narrative montre encore sa fécondité en ceci qu'elle s'applique aussi bien à la communauté qu'à l'individu. On peut parler de l'ipsité d'une communauté, comme on vient de parler de celle d'un sujet individuel : individu et communauté se constituent dans leur identité en recevant tels récits qui deviennent pour l'un comme pour l'autre leur histoire effective.

Deux exemples méritent ici d'être mis en parallèle : l'un est pris dans la sphère de la subjectivité individuelle la plus retranchée, le second est tiré de l'histoire des cultures et des mentalités. D'un côté, l'expérience psychanalytique met en relief le rôle de la composante narrative dans ce qu'il est convenu d'appeler « histoires de cas » ; c'est dans le travail de l'analysant, que Freud appelle d'ailleurs perlaboration (*Durcharbeitung*), que ce rôle se laisse discerner ; il se justifie de surcroît par la finalité même du processus entier de la cure, qui est de substituer à des bribes d'histoires à la fois inintelligibles et insupportables une histoire cohérente et acceptable, dans laquelle l'analysant puisse reconnaître son ipsité. La psychanalyse constitue à cet égard un laboratoire particulièrement instructif pour une enquête proprement philosophique sur la notion d'identité narrative. On y voit en effet comment l'histoire d'une vie se constitue par une suite de rectifications appliquées à des récits préalables, de la même façon que l'histoire d'un peuple, d'une collectivité, d'une institution procède de la suite des corrections que chaque nouvel historien apporte aux descriptions et aux explications de ses prédécesseurs, et, de proche en

1. Marcel Proust, *A la recherche du temps perdu*, t. III, p. 1033.

proche, aux légendes qui ont précédé ce travail proprement historiographique. Comme il a été dit, l'histoire procède toujours de l'histoire ! Il en va de même du travail de correction et de rectification constitutif de la perlaboration analytique : un sujet se reconnaît dans l'histoire qu'il se raconte à lui-même sur lui-même.

La comparaison entre la perlaboration analytique et le travail de l'historien facilite la transition de notre premier à notre second exemple. Ce dernier est emprunté à l'histoire d'une communauté particulière, l'Israël biblique. L'exemple est particulièrement topique, pour la raison que nul peuple n'a été aussi exclusivement passionné par les récits qu'il a racontés sur lui-même. D'un côté, la délimitation des récits reçus ultérieurement comme canoniques exprime, voire reflète, le caractère du peuple qui s'est donné, entre autres écritures, les récits des patriarches, ceux de l'Exode, de l'installation en Canaan, puis ceux de la monarchie davidique, puis ceux de l'exil et du retour. Mais on peut dire, avec tout autant de pertinence, que c'est en racontant des récits tenus pour le témoignage des événements fondateurs de sa propre histoire que l'Israël biblique est devenu la communauté historique qui porte ce nom. Le rapport est circulaire : la communauté historique qui s'appelle le peuple juif a tiré son identité de la *réception* même des textes qu'elle a *produits*.

La relation circulaire entre, d'une part, ce qu'on peut bien appeler un *caractère* – et qui peut être aussi bien celui d'un individu que celui d'un peuple – et, d'autre part, les *récits* qui, tout à la fois, expriment et façonnent ce caractère illustre à merveille le cercle évoqué au début de notre exposé de la triple *mimésis*². La troisième relation mimétique du récit à la pratique, disions-nous, retourne à la première à travers la seconde. Ce cercle nous avait alors inquiété, dans la mesure où l'on peut objecter que la première relation mimétique porte déjà la marque de récits antérieurs, en vertu de la structure symbolique de l'action. Y a-t-il, demandions-nous, une expérience qui ne soit pas déjà le fruit de l'activité narrative ? Au terme de notre enquête sur la refiguration du temps par le récit, nous pouvons affirmer sans crainte que ce cercle est un cercle bien portant : la première relation mimétique ne renvoie, dans le cas de l'individu, qu'à la sémantique du désir, laquelle ne comporte encore que les traits pré-narratifs attachés à la demande constitutive du désir humain ; la troisième relation mimétique se définit par l'*identité narrative* d'un individu ou d'un peuple, issue de la rectification sans fin d'un récit

1. *Temps et Récit*, t. I, p. 277, n. 1.

2. *Ibid.*, p. 110-116. ↵

antérieur par un récit ultérieur, et de la chaîne de refigurations qui en résulte. En un mot, l'identité narrative est la résolution poétique du cercle herméneutique.

Au terme de ce premier ensemble de conclusions, je voudrais marquer les limites de la solution que la notion d'identité narrative apporte à la première aporie de la temporalité. Certes, la constitution de l'identité narrative illustre fort bien le jeu croisé de l'histoire et du récit dans la refiguration d'un temps qui est lui-même indivisiblement temps phénoménologique et temps cosmologique. Mais elle comporte à son tour une limitation interne dont témoigne la première inadéquation de la réponse que la narration apporte à la question posée par l'aporétique.

D'abord, l'identité narrative n'est pas une identité stable et sans faille; de même qu'il est possible de composer plusieurs intrigues au sujet des mêmes incidents (lesquels, du même coup, ne méritent plus d'être appelés les mêmes événements), de même il est toujours possible de tramer sur sa propre vie des intrigues différentes, voire opposées. A cet égard, on pourrait dire que, dans l'échange des rôles entre l'histoire et la fiction, la composante historique du récit sur soi-même tire celui-ci du côté d'une chronologie soumise aux mêmes vérifications documentaires que toute autre narration historique, tandis que la composante fictionnelle le tire du côté des variations imaginatives qui déstabilisent l'identité narrative. (En ce sens, l'identité narrative ne cesse de se faire et de se défaire, et la question de confiance que Jésus posait à ses disciples — qui dites-vous que je suis? —, chacun peut se la poser au sujet de lui-même, avec la même perplexité que les disciples interrogés par Jésus.) L'identité narrative devient ainsi le titre d'un problème, au moins autant que celui d'une solution. Une recherche systématique sur l'autobiographie et l'autoportrait vérifierait sans aucun doute cette instabilité principielle de l'identité narrative.)

Ensuite, l'identité narrative n'épuise pas la question de l'ipséité du sujet, que celui-ci soit un individu particulier ou une communauté d'individus. Notre analyse de l'acte de lecture nous conduit plutôt à dire que la pratique du récit consiste en une expérience de pensée par laquelle nous nous exerçons à habiter des mondes étrangers à nous-mêmes. (En ce sens, le récit exerce l'imagination plus que la volonté, bien qu'il demeure une catégorie de l'action. Il est vrai que cette opposition entre imagination et volonté s'applique de préférence à ce moment de lecture que nous avons appelé le moment de la *stase*. Or, la lecture, avons-nous ajouté, comporte aussi un moment d'*envoi*: c'est alors que la lecture devient une provocation à être et à agir

autrement¹. Il reste que l'envoi ne se transforme en action que par une décision qui fait dire à chacun : ici, je me tiens! Dès lors, l'identité narrative n'équivaut à une ipséité véritable qu'en vertu de ce moment décisif, qui fait de la responsabilité éthique le facteur suprême de l'ipséité. En témoignent les analyses bien connues de la promesse et, pour le dire d'un mot, l'œuvre entière d'Emmanuel Lévinas. Le plaidoyer que la théorie du récit pourrait toutefois opposer à l'ambition de l'éthique à régir seule la constitution de la subjectivité serait de rappeler que la narrativité n'est pas dénuée de toute dimension normative, évaluative, prescriptive. La théorie de la lecture nous en a averti : la stratégie de persuasion fomentée par le narrateur vise à imposer au lecteur une vision du monde qui n'est jamais éthiquement neutre, mais qui plutôt induit implicitement ou explicitement une nouvelle évaluation du monde et du lecteur lui-même : en ce sens, le récit appartient déjà au champ éthique en vertu de la préention, inséparable de la narration, à la justesse éthique. Il reste qu'il appartient au lecteur, redevenu *agent*, initiateur d'*action*, de choisir entre les multiples propositions de justesse éthique véhiculées par la lecture. C'est en ce point que la notion d'identité narrative rencontre sa limite et doit se joindre aux composantes non narratives de la formation du sujet agissant.

2. La seconde aporie de la temporalité : totalité et totalisation

C'est une aporie distincte que celle de la *totalité*. La première procédait de la non-congruence entre deux perspectives sur le temps, celle de la phénoménologie et celle de la cosmologie. La seconde naît de la dissociation des trois *ek-stases* du temps : futur, passé, présent, en dépit de la notion incontournable du temps conçu comme un singulier collectif. Nous disons toujours *le* temps. Si la phénoménologie n'apporte pas de réponse théorique à cette aporie, la pensée de l'histoire, dont nous avons dit qu'elle transcende la dualité du récit historique et du récit de fiction, lui apporte-t-elle une réponse pratique? La réponse à cette question a constitué l'enjeu de nos deux derniers chapitres. Or, en quoi la réponse relève-t-elle effectivement de la pratique? En un double sens : d'abord, le renoncement à la solution spéculative apportée par Hegel nous a contraint à substituer à la notion de *totalité* celle de *totalisation*; ensuite, cette totalisation

1. Sur la lecture comme stase et comme envoi, cf. ci-dessus, chap. IV, p. 262-263.

Le "Parlement des invisibles", un projet de storytelling intégré

05 janvier 2014 | Par [christian salmon](#) - Mediapart.fr

Joseph Confavreux a parfaitement rendu compte du livre-initiative de Pierre Rosanvallon ([lire ici](#)) qui appelle tout un chacun à raconter sa vie sur un site internet pour ouvrir la voie à une démocratie narrative, « un parlement des invisibles » où les récits des oubliés de la représentation se donneraient à entendre ou à lire dans une sorte de transparence de l'expérience qui rendrait caduque toute l'histoire de la sociologie... C'est évidemment tout le projet du storytelling que reconduit et célèbre cette initiative saluée par l'ex quotidien *Libération* dans son n° du week-end, qui a perdu tout repère et se place définitivement "hors sol".

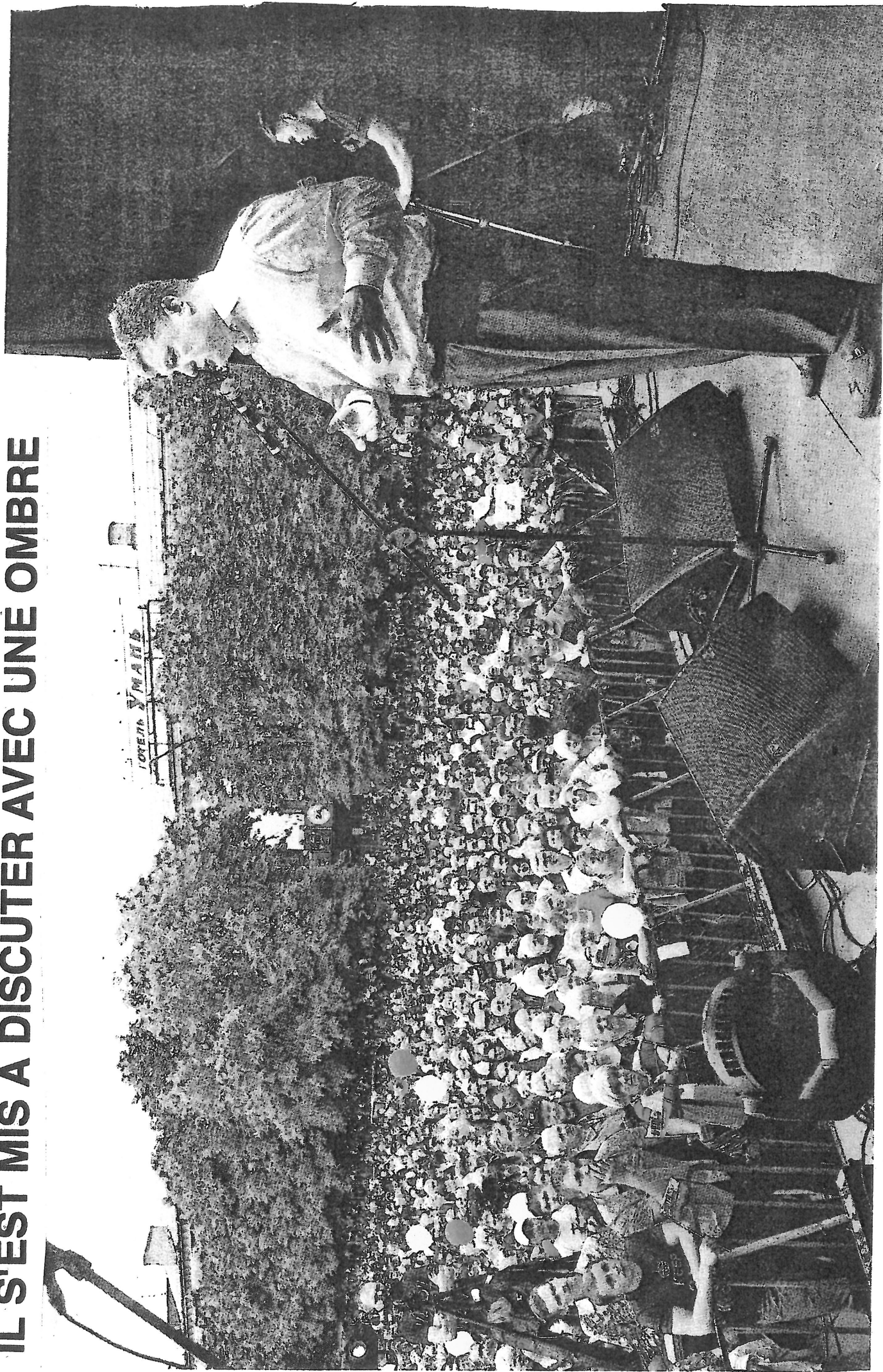
C'est un projet qui n'a rien d'inédit. Le succès des blogs fournit un exemple frappant de cet engouement pour les histoires. Selon Pew Internet & American Life Project, il se crée actuellement un blog toutes les secondes. Onze millions d'Américains auraient déjà le leur, et trente-deux millions d'entre eux en liraient. Leur nombre doublerait tous les cinq ou six mois. La motivation des auteurs de blogs est sans ambiguïté. Selon l'enquête, 77 % d'entre eux en ont ouvert un non pas pour participer aux grands débats de l'heure et exprimer leur opinion, mais pour « raconter leur histoire ». Le rapport, rédigé par deux chercheurs de Pew, Amanda Lenhart et Susannah Fox, publié en juillet 2006, s'intitule : « Blogueurs : un portrait des nouveaux conteurs d'Internet ».

Les fournisseurs d'accès qui multiplient les offres réunissant photographies, sons et mises en pages standards stimulent cette appétence narrative. Etre soi ne suffit plus. Il faut devenir sa propre histoire. Fabriquez-vous un récit. La *story*, c'est vous ! L'injonction à consommer se transforme de plus en plus en une incitation à se raconter. L'injonction au récit vient parachaver le projet néolibéral de transformer les individus en performer de leur propre histoire. Une tendance qui s'est manifestée de manière décisive après le 11-Septembre, lorsque les témoignages à la première personne ont commencé à affluer sur le Web, produisant une masse d'informations, d'anecdotes, d'impressions personnelles que le romancier Don DeLillo a défini comme « *Une histoire fantôme de faux souvenirs et de pertes imaginaires.* »

Outre le fait qu'il discrédite l'idée d'une contre narration avec toute ses antécédents historiques de J. Agee à R.. Linhart (L'Etabli), de J. Steinbeck à Orwell, pour ne rien dire de la référence à « La misère du monde » de P. Bourdieu, que P. Rosanvallon n'a cessé de combattre, loin d'ouvrir à une contre narration, ce projet se manifeste par une soumission manifeste à l'air du temps. L'absence de précautions méthodologiques concernant les conditions concrètes d'une "observation participante" va de pair avec une démarche politico-citoyenne irréfléchie qui prétend lutter contre la crise démocratique et l'essor du FN en mobilisant la même catégorie, le même fantasme des « invisibles ». C'est au fond la résurgence du vieux projet néolibéral qui souhaite mobiliser contre les fractions syndicalisées du salariat ou ses minorités trop "visibles" et trop bruyantes une mythique majorité « silencieuse »...

URL source: <http://blogs.mediapart.fr/blog/christian-salmon/050114/le-parlement-des-invisibles-un-projet-de-storytelling-integre>

IL S'EST MIS À DISCUTER AVEC UNE OMBRE



LE THÉÂTRE PERMANENT AU JOUR LE JOUR

Mardi 03 juin 2014

Nous sommes désormais installés, ici, là où le théâtre a lieu.
Les bureaux ont suivis, l'atelier a suivi, nous tous avons suivi.
Le temps est toujours ancré dans l'urgence. L'espace a déménagé.
Le théâtre perce un trou dans les ruines.
Les Grecs seront joués dehors. Pas de murs.
La tragédie s'exécutera parmi la Cité.
Que la grande Rumeur annonce la nouvelle : *Ajax* est là !

Répétition

Ce matin, *Ajax* se cherche au milieu des vestiges. On lutte comme on peut contre les rayons dardants du soleil. Les points définis de part et d'autre du tertre – petite scène de pierres – semblent s'épuiser. Une ré-expérimentation spatiale apparaît comme nécessaire. Il faut déconstruire, réactiver en reprenant les bases du travail.

Cet après-midi, filage ! Il se fera en tâtonnant, dans le souvenir de ce qui a déjà été improvisé au théâtre du Point du Jour.

Le chœur est composé de 8 personnes. Les choreutes tentent de s'adapter aux faits et gestes qui se dessinent sur le plateau. Ils essayent de rester en suspension, aux aguets, attentifs et réactifs. Ils doivent éponger chacun des mouvements que font les protagonistes.

Le cadavre d'*Ajax* est représenté par l'épée recouverte de la couverture. Ce mort pose problème. On essaye de cacher le corps derrière les pierres du tertre. *Ajax* vient nous expliquer sa machination de mort. Il installe l'épée, et finit les préparatifs adressés aux dieux. Il bondit dans la mort, l'âme tranquille. Les mots de Tekmessa nous parviennent alors dans toute leur brutalité puisque nous imaginons le sang noir gicler des narines du mort. Une nouvelle dimension s'ouvre, le champs s'agrandit. Lorsque Teukros est près du cadavre de son frère, derrière le tertre, il est comme au bord d'un précipice.

Des personnes traversent la scène à pas lents et avec sérénité.

Finalement, une trop grande distance s'installe entre le mort et le public. Les protagonistes parlent de trop loin. La place du cadavre se rétablit donc devant la porte. Le cadavre-couverture pourra à nouveau être piétiné par Ménélas, jeté par Agamemnon, ramené par Teukros.

Représentation

153 spectateurs. La première d'*Ajax*. Le public gravit la grande côte pour atteindre le sommet des vestiges. Essoufflés, contents d'être arrivés, ils s'installent. Le corps ayant travaillé, l'esprit est disponible. « Sors de cette baraque » demande le chœur à *Ajax* et c'est ce qu'il fait pour la première fois devant le regard nouveau des spectateurs. Les neuf choreutes déambulent parmi les pierres. Les nuages gris laissent passer quelques rayons de soleil à l'arrivée de Teukros. La représentation se passe bien malgré les fragilités attendues. Cela donne envie de continuer à chercher, continuer à faire mourir et revivre *Ajax*.

Sara Ferroud



**CETTE HISTOIRE QU'ON MURMURE
QUI S'INSINUE PARTOUT
ULYSSE L'A BRICOLÉE DE TOUTES PIÈCES
IL LA COLPORTE À L'OREILLE DE TOUS**